Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1983)

Heft: 1

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Overmeer, Roelof / Forster, Jean-Paul / Bridges, Margaret

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Mary Anthony O'BRIEN JOHNSON: *Synge: The Medieval and the Grotesque* (Gerrards Cross, 1982), 209 p.

Les anciens recteurs en assemblée permanente dans la Salle du Sénat ont été remerciés, et dorénavant on ne leur demandera plus d'assister à la dernière épreuve des candidats au titre de docteur ès lettres. Les soutenances de thèse ont, elles aussi, déménagé à Dorigny, et c'est au BFSH que Mme Mary Anthony O'Brien Johnson a soutenu sa thèse intitulée *Synge: The Medieval and the Grotesque*, le 18 novembre dernier.

John Millington Synge, dramaturge irlandais d'expression anglaise, est né près de Dublin en 1871. Ses parents appartenaient à l'*Ascendency*, c'est-à-dire à cette petite minorité, grande par son pouvoir politique, qui, à la différence de l'immense majorité des Irlandais, était protestante et riche et avait reçu de l'instruction. C'était de la même classe qu'était issu le grand homme politique irlandais de la fin du siècle passé, Charles Stewart Parnell. C'est avec la chute de celui-ci, a dit le poète William Butler Yeats, lui aussi fils de l'*Ascendency*, que la littérature moderne de l'Irlande a commencé. Il laissait entendre par là que l'échec de Parnell, avec tout ce qu'il avait entraîné, avait détourné les énergies de la jeune Irlande de la politique. Quoi qu'il en soit, il est vrai que pour Synge, Joyce et Yeats lui-même, tous de la génération qui n'a atteint sa maturité qu'après la trahison par l'Irlande de celui qu'elle avait fêté comme son Messie, le renouveau irlandais ne pouvait dès lors être qu'artistique et non politique. A Trinity College, Dublin, qu'il fréquenta de 1888 à 1892, Synge avait déjà commencé à s'intéresser à l'ancienne Irlande et à la langue irlandaise, mais c'est seulement à la Sorbonne qu'il s'est adonné à l'étude du Moyen Age en général et du Moyen Age français et irlandais en particulier. Vu l'intérêt profond qu'il portait à la littérature médiévale, il n'est pas étonnant que son œuvre s'en ressente. Pourtant, étant donné que Synge est surtout connu comme auteur dramatique traitant des thèmes folkloriques irlandais, personne n'avait étudié ce que le créateur du *Baladin du monde occidental* devait à la littérature qu'il avait tant étudiée. Mme Johnson s'est proposé de combler cette lacune.

Le premier problème concernant le lien entre la littérature médiévale que Synge connaissait et l'œuvre qu'il a pu terminer avant sa mort à l'âge de trente-huit ans en 1909 est celui des sources. Mme Johnson nous montre que pour deux de ses pièces, *La Fontaine aux saints*, 1905, et *Deirdre des douleurs*, 1910, elles sont évidentes. *La Moralité de l'aveugle et du boiteux*, écrite par André de la Vigne en 1496, a fourni à Synge, pour ce qui est de *La Fontaine aux saints*, l'idée du couple de mendiants aveugles que d'étroits liens affectifs rendent interdépendants. A son tour, la pièce de Synge n'a pas été sans influencer l'histoire des deux couples affectivement interdépendants, Vladimir et Estragon, et Pozzo et Lucky, de cet autre grand dramaturge irlandais d'expression anglaise qu'est Samuel Beckett. L'histoire tragique de la princesse Deirdre, qui aimait et était aimée de Naisi, mais que le roi vieillissant Conchubor voulait épouser, était une vieille légende dont Synge avait en toute probabilité lu une version en vieil irlandais. Le problème pour *Le Baladin du monde occidental* est plus complexe, car,

même si «la côte sauvage de Mayo» n'est pas tout à fait un cadre moderne, l'action est contemporaine de la composition de l'œuvre et une quelconque influence d'un texte médiéval allait forcément être plus difficile à établir. Mme Johnson relève dans la pièce la plus célèbre de Synge d'intéressantes analogies avec un récit héroïque en vieil irlandais, *Le Festin de Bricriu*, dont le héros principal, Cuchulainn, doit à plusieurs reprises se montrer le plus fort afin de prévenir une situation d'anarchie. Le héros de Synge doit aussi prouver sa valeur à plusieurs reprises, mais, tandis que Cuchulainn ne fait chaque fois que confirmer sa supériorité, Christy, du bouffon qu'il était devient un héros à travers les épreuves par lesquelles il doit passer.

La littérature du Moyen Age n'était cependant pas pour Synge qu'un trésor dans lequel il puisait pour trouver des sujets. S'il s'y intéressait tant, c'est qu'il y trouvait cet élément essentiel à sa propre esthétique: la rencontre d'éléments incompatibles qu'on accepte comme tels. C'est ce que Mme Johnson appelle «le grotesque». Dans les quatre derniers chapitres de son ouvrage, elle analyse différents aspects de ce «grotesque» tel qu'on le rencontre dans l'œuvre de Synge. Elle fait remarquer qu'on n'y voit jamais le beau sans le laid, le comique sans le tragique, le sublime sans le grotesque. Il n'y a pas d'absolu, seulement la présence simultanée d'éléments incompatibles. Certes, Synge n'a pas volé son esthétique à la littérature médiévale, mais elle l'a aidé à forger cette esthétique qui allait lui permettre d'exprimer «la réalité psychique», telle qu'il la voyait, de la vie riche et intense de l'Irlande rurale, héritière de cette Irlande dont il avait trouvé un reflet dans les textes qu'il avait étudiés.

Le jury était composé de MM. Patrick Rafroidi, directeur de l'Institut français de Londres, Ian Kirby et Ernest Giddey, directeur de thèse. M. Rafroidi félicite la candidate d'avoir montré l'influence sur l'œuvre de Synge des savants français dont Synge avait suivi les cours pendant les années qu'il avait passées à la Sorbonne. De même, la suggestion de la parenté entre les œuvres de Synge et de Beckett, surtout l'influence de *La Fontaine aux sources* sur *En Attendant Godot* lui semble juste et intéressante. Il regrette seulement la «discrétion irlandaise» de Mme Johnson qui l'incite trop souvent à rester sur la réserve et à se contenter de présenter le fruit de ses recherches, sans donner son opinion personnelle.

M. Kirby complimente la candidate d'avoir écrit un ouvrage avec rigueur intellectuelle sans pour autant avoir nui à sa lisibilité. S'attachant plus particulièrement à ce qui a trait à la littérature du Moyen Age, M. Kirby se demande s'il est possible d'écarter aussi facilement que Mme Johnson le fait l'élément parodique dans les pièces de Synge. N'y a-t-il pas là un composant essentiel de certains des textes médiévaux qui, comme Mme Johnson l'a montré, sont des sources de l'œuvre de Synge, *Le Festin de Bricriu*, par exemple? La parodie, ne subsiste-t-elle pas dans l'œuvre de Synge? M. Kirby serait enclin à l'affirmer. Dans le cas contraire, Synge, l'aurait-il intentionnellement éliminée?

M. Giddey fait remarquer à la candidate que les personnages dans les pièces de Synge qui appartiennent à la catégorie littéraire des fous («fools») ne sont pas uniquement apparentés aux «fous du roi» de la Renaissance, mais ont aussi une origine populaire, tout comme les fous shakespeariens. Il lui demande également si certains éléments qu'elle étudie dans son chapitre intitulé «l'incongru» («Incongruity») ne relèveraient pas plutôt du domaine du surnaturel. Enfin, rejoignant dans une certaine mesure la remarque de M. Kirby sur la parodie, M. Giddey se demande si en analysant le grotesque, il n'aurait pas fallu, en plus des quatre catégories dont elle a traité, examiner aussi la caricature.

Roelof Overmeer.

John CLUBBE et Ernest GIDDEY: *Byron et la Suisse: deux études*, Genève, Droz, 1982, 182 p. (Université de Lausanne. Publications de la Faculté des Lettres).

Lointaine paraît l'époque où Byron était l'objet d'une curiosité universelle. Il ne soulève plus ni l'enthousiasme ni la réprobation de la presse. S'il ne vient à l'idée de personne de lui disputer la place qui lui revient dans la littérature anglaise, il est aujourd'hui, comme Stendhal, de ces écrivains qui suscitent avant tout l'admiration d'un groupe restreint de fidèles. Ceux du poète, regroupés au sein de la Byron Society, se connaissent et se rencontrent régulièrement. Le phénomène de cette fidélité est curieux, mais il est loin de n'avoir que des effets négatifs: il stimule la recherche historique et favorise la collaboration, sinon toujours le renouvellement des approches critiques de l'œuvre. *Byron et la Suisse* en est un exemple. Deux historiens de la littérature romantique anglaise, l'un américain, l'autre suisse, nous offrent ici un volume susceptible d'intéresser un large public: ceux qui veulent en savoir davantage sur le passé de notre pays, la naissance de son tourisme, la presse du XIXe siècle, l'histoire de la sensibilité, et bien sûr Byron lui-même. On serait tenté de dire que ces deux études sont fort différentes et n'ont de points communs que Byron et la Suisse, si elles n'étaient par ailleurs complémentaires. L'une, en anglais, «Byron in the Alps: The Journal of John Cam Hobhouse, 17-29 September 1816» nous aide à comprendre ce que la Suisse a apporté au lord anglais, l'autre, en français, «La Renommée de Byron à Genève et dans le Canton de Vaud (1816-1924)» ce que l'auteur de *Childe Harold* a apporté à la Suisse. La première éclaire un coin de la vie du poète et la composition de l'une de ses œuvres majeures, la seconde retrace la naissance d'une réputation, cette vie posthume des grands écrivains. L'une et l'autre font une place importante aux documents.

Le temps de la découverte des inédits susceptibles de bouleverser notre connaissance de Byron est passé. Mais la publication, dans le présent volume, du journal que John Cam Hobhouse a tenu pendant le voyage qu'il fit en compagnie de Byron dans l'Oberland bernois revêt néanmoins le caractère d'un événement important. John Clubbe, qui en a minutieusement établi le texte, nous suggère de lire ce journal du vieil et fidèle ami du poète en parallèle avec celui que Byron a tenu pendant ce même périple, car, nous dit-il, les deux journaux sont complémentaires. Hobhouse a rédigé un journal régulièrement tout au long de sa vie et les notes qu'il a prises au cours des treize jours de route n'en sont qu'une infime portion, mais incontestablement une portion capitale. Comme le relève John Clubbe dans une introduction très dense, Hobhouse a un peu la mentalité d'un auteur de guide touristique. Bien plus que son ami célèbre, il parle de ce qu'il observe. Il a l'esprit plus terre-à-terre. Il s'intéresse au monde qui l'entoure et aux différences culturelles plus qu'à la littérature. Grâce à cette tournure d'esprit, ses notes de voyage permettent de suivre avec plus de précision l'itinéraire suivi par les deux Anglais, de le corriger sur un point essentiel, en rapport avec la composition de *Manfred*, le grand poème de Byron inspiré par les Alpes. Le journal de Hobhouse est tout aussi significatif pour ce qu'il tait ou ignore: en fait toute la vie privée de Byron, ce qui explique que ce journal ait été ignoré des biographes et n'ait pas attiré l'attention des historiens jusqu'ici. Mais même si le texte n'a qu'un lien indirect avec le poète, pouvait-on plus longtemps ignorer ces pages qui, John Clubbe le fait ressortir, touchent à l'histoire de la sensibilité avec le culte du sublime, à l'histoire du tourisme européen, à l'évolution des mœurs, ainsi qu'à la vie et à l'œuvre d'une grande figure littéraire.

Si la première étude montre l'historien occupé à la tâche qu'il préfère généralement, celle qui consiste à faire découvrir un texte du passé qui parle par lui-

même, la deuxième est le fruit d'un labeur plus ingrat. Ernest Giddey a patiemment recherché dans les revues et périodiques romands et chez les écrivains et érudits les commentaires critiques consacrés à Byron, le poète et l'homme d'action politique, entre 1816, date de son séjour en Suisse, et 1924, date du centenaire de sa mort. Il a rassemblé et il analyse dans ce volume les plus significatifs. Inspiré par la célèbre collection intitulée *The Critical Heritage*, dont le volume sur Byron est l'œuvre de Andrew Rutherford et réunit les commentaires des critiques anglo-saxons du passé, ce projet devait sembler prometteur. N'existe-t-il pas en effet une réelle convergence entre l'intérêt de Byron pour la Suisse et celui des habitants pour le poète qui a immortalisé une image de leur pays? Les nombreux travaux d'Ernest Giddey sur les influences anglaises en Suisse romande et la réputation du lord anglais faisaient de lui le chercheur rêvé pour accomplir cette tâche. Hélas, pour l'historien de la littérature, que la moisson est maigre: point de perles rares parmi les textes recueillis, rien de comparable aux pages qu'Alexandre Vinet a consacrées à la traduction du *Paradis Perdu* par Chateaubriand. Même ce grand critique ne nous a laissé, sur Byron, qu'un long et médiocre poème. Seul Amiel semble avoir compris la complexité et les contradictions de l'auteur de *Childe Harold* et de *Don Juan*. Quel dommage qu'il ne nous ait laissé que de brèves remarques sur Byron, mais rien d'assez considérable pour venir faire contrepoids à la fabulation facile des Eugène Rambert et Frédéric Frossard. Il n'est pas de trop de toute la science et de toute la finesse de l'analyste, et de sa connaissance intime de la période et de son contexte européen, pour soutenir l'intérêt. L'auteur a d'ailleurs compris qu'il n'y avait guère là matière à un volume substantiel de «Critical Heritage» romand sur Byron, aussi se contente-t-il le plus souvent de résumer, de présenter et de citer de brefs passages de ces commentaires pour en souligner l'évolution au cours du XIXe siècle, ne publiant en appendice que les spécimens les plus représentatifs. En revanche, si les plumes romandes n'ont montré qu'un intérêt superficiel pour le poète, elles ont toujours été disertes sur la légende de son passage en Suisse, et l'étude de cet aspect de sa popularité nous vaut, de la part de l'historien, quelques pages empreintes d'humour sur la «récupération touristique» de cette légende.

Deux index, l'un pour les noms de lieux, l'autre pour les noms de personnes, faciliteront la recherche de renseignements particuliers qui abondent dans ces deux études. Sous «Byron» et «Hobhouse», l'index se veut de plus analytique, ce qui est très pratique.

Jean-Paul Forster.

Bruce MITCHELL and Fred C. ROBINSON, *A Guide to Old English: Revised with Texts and Glossary* (Oxford: Basil Blackwell, 1982)

If the learning of an archaic language is frequently regarded by the student as an arduous task, to be undertaken only as an unavoidable means to a desirable end, how much more daunting it must be to teach such a language in the classroom or through books. Yet, ever since its first appearance in 1964, Bruce Mitchell's *Guide to Old English* has provided students with a didactic instrument that effectively challenges the notion that the learning of Old English must be difficult and dull. A work which spares no effort to simplify the grammatical paradigms (albeit at the expense of historical classification) and to illustrate laws of accidence and phonology by lively personal comment (some of which inevitably comes over as naïve or comic, such as when "breaking" is compared with crying out when falling overboard from a ship) deserves its popularity.

For its seventh appearance in nineteen years, Mitchell's *Guide* has been revised, with texts, notes and a glossary, in collaboration with Fred C. Robinson. As was to be expected, the revision has left virtually unchanged those sections of the original work devoted to orthography and pronunciation, inflexions, word-formation and syntax (chapters I-V). Chapter VI, entitled "An Introduction to Anglo-Saxon Studies", has undergone revision only insofar as several bibliographical references have been updated. Together with the substitution of an uncontroversial appendix illustrating some of the effects of i-mutation for a polemic appendix on Christian influence in Old English literature,[1] the revision of bibliographical material in fact constitutes the only significant physiognomical change of the original *Guide* (Part One of the revised edition). As a result, only the many changes in chapter VII, a select bibliography, call for comment in the present review.

It is in the nature of a select bibliography that its licensed omissions will on occasion be cause for grievance. In view of its specific purpose, however, this bibliography affords minimal cause for grievance, unless it be on personal grounds. Yet if I myself would plead for the inclusion, under the heading "general [literary] criticism", of such a book as T.A. Shippey's *Old English Verse* (London, 1972), it is not merely owing to my personal conviction of the work's excellence and utility, but also because the field seems sparsely covered by the inclusion of only three items, one of which dates back to 1912 and another of which is a collection of specialized articles, of more interest to the scholar than the budding student. I should also have thought that, since there is room for a reference to a forthcoming work on syntax, the Toronto dictionary project, whose completion will be invaluable to all students of Anglo-Saxon, might have been mentioned. In all other respects, however, the choice of items seems to be as judicious as the authors' expertise has led us to expect. One feature of the bibliography which does strike me as being capable of improvement is the comparative lack of self-sufficiency resulting from an economy of information. There are many cross-references to earlier chapters which themselves contain relevent bibliographical material, so that in, say, chapter VI we are faced with a section on archeology that contains three times as many bibliographical items as the relevant heading in the bibliography proper. In another respect, the author's concern for clarity and consistency leads to a certain amount of redundancy. This is evident when the heading "word formation" occurs twice in the biblio-

[1] Through an editorial oversight this change has been neglected in a cross-reference on p. 139, n. 1.

graphy, once corresponding to an earlier chapter in the book (where one of the two relevant bibliographical items has already been cited) and once as a subdivision of the heading "vocabulary", itself a subdivision of the section on "language", which in turn corresponds to an earlier heading in the chapter called "Introduction to Anglo-Saxon Studies"; on its second occurrence in the bibliography, the heading "word formation" simply refers back to its earlier occurrence there. Another minor point concerns the heading "appreciation of the poetry". It is a mysterious heading indeed, with its reference to an earlier section on word formation through compounding and with its single bibliographical item (unhelpfully entitled "The Appreciation of Old English Poetry"); at least the six bibliographical references under this heading in the earlier *Guide* revealed more clearly that the bibliographer had questions of diction, imagery and versification in mind. A final comment on the format of the bibliography involves the division of texts into prose and poetry. As a result of this division, mixed prose and verse anthologies and readers, specially designed for the student, disappear from the bibliography altogether. By contrast, John Pope's edition of *Seven Old English Poems* has the privilege of being singled out twice; in the bibliography it is among the "good reading editions" — as opposed to "other editions of poems" — and in the introductory words on "How to Use this Guide" it is linked with the texts of Part Two as a "foundation from which [the student] can advance to the prose and verse texts available in Methuen's Old English Library and the Manchester Series, and ultimately to *Beowulf*" (p. 7). (If this combination of texts does indeed constitute an ideal curriculum for students of Old English, many of these — in European universities at any rate — will have little time or occasion for passing through all these intermediary stages before tackling *Beowulf*.)

In Part Two, then, Mitchell and Robinson have added to the original *Guide* a selection of Old English prose texts, together with two samples of verse that are intimately, though variously, related to two of the prose passages as quotation in inset (Cædmon's Hymn) and analogue (the Old English Boethius translation). The excerpt from the latter in fact constitutes a refreshing change from the canon, in spite of the authors' apology for not providing the veteran teacher with such a change; moreover, it is printed alongside its Old English prose analogue, affording "the modern student an excellent means of becoming acquainted with the form and style of Old English poetry" (p. 218). Otherwise the choice of works is both conventional and uncontrovertible, achieving a delicate balance between the heroic and the Christian. (In the appendix which has been scrapped from the revised edition, Mitchell had acknowledged the lack of such a balance in the original *Guide*.) The texts are arranged in order of increasing difficulty (the first three selections being normalized), and the critical apparatus consists of a brief introduction and highly selective notes, both of which show great pedagogical finesse, in addition to a wellnigh impeccable glossary. I am less happy about the inclusion of "practice sentences" among the texts, not so much for intrinsic reasons as because of the company they keep with Bede and Æelfric.[1] These practice sentences would surely be more at home in Part One of the present *Guide*, in view of their avowed purpose of showing students the similarity to Modern English of some written Old English words (the very entertaining section A) and of other Old English words "when pronounced

[1] The translation of Æelfric's *Colloquy on the Occupations* is of course also subject to the objection that it is not an "Old English text", insofar as it is a normalized abbreviation and adaptation of Sweet's idiomatic revision.

correctly'' (section B). The sentences from section C are also presented for the purely linguistic purpose of exemplifying paradigms and grammatical relationships, even though there is only one example of the word order verb-subject, and no instance of subordination: perhaps this section would gain from including examples of greater grammatical and syntactic complexity. (Paradoxically, Part One illustrates many a paradigm through the quotation of Old English ''texts''. It is unfortunate that the references to these quotations are still frequently missing from the revised edition.)

Having stressed the considerable pedagogical merits of this new edition, I may perhaps conclude with a brief list of regrets which in no way reflect on the work's utility. The revised edition is occasionally defaced by some typographical peculiarities. The fact that the fount of the revised chapters differs from that of the original *Guide* leads to some ungainly juxtapositions (e.g. the facing pages 142 and 143, 156 and 157, etc.). Moreover, it is regrettable that in the newly printed passages italic thorn visibly results from the superposition of b and p. Can the typesetter really no longer improve on the typist's *bricolage*? The reader's eye also comes in for a fair amount of teasing, not so much by the usual quota of faint and damaged characters as by irregularities of type and spacing: the Old English letters on p. 178, for example, range from thin to thick (but not bold?), while ð tends to be a laggard. (This is potentially confusing in the case of *hra ðe*.) The authors are to be congratulated on having kept actual errors to a minimum: I shall here mention only the misplaced heading on p. 180, labelling the Old English version of Genesis as the Latin Vulgate version — an error the students will have no trouble in rectifying themselves. Finally, I should like to raise some minor linguistic points. Some forms of the pronouns included in the glossary *(heora, heom)* do not appear in the relevant section on inflexions, and forms like *mec*, *þec* and *usic*, though not appropriate in the glossary, might usefully be included among the paradigms of Part One in view of their frequent occurrence in a text like *Beowulf*. As an aid to understanding the text, the glossary leaves little to be desired; as a source of linguistic information, however, it begs the occasional question. Where in this *Guide* can the student find an explanation (or a reference to an explanation) for the peculiar form of the first syllable in *uton/wuton*, once the glossary has linked it with a strong verb of the first class? Why does this glossary give the infinitive of *teode* (Cædmon's Hymn 8) as *teon*, a weak verb of the first class, whereas the glossary to *Seven Old English Poems* gives it as *teogan*, a weak verb of the second class? And why does the glossary give the Modern English reflexes of some Old English words, but not of others (e.g. ''ferry'' for *ferian*)? These cavils merely add up to the reassuring suggestion that perhaps there *is* a place for teachers of Old English; a *Guide* which fully managed to live up to its professed aim of being a self-sufficient instrument in the hands of the teacherless student would not be the stimulus for further study and discussion that this most humane of guides is.

Margaret Bridges.

George NYAMNDI, *The West African Village Novel, with particular reference to Elechi Amadi's "The Concubine"*, Berne, Peter Lang, 1982, 241 p.

Le roman dont l'étude est au centre de cette thèse, soutenue devant notre Faculté le 25 février dernier, est une œuvre d'une grande beauté. A un moment où le roman semble parfois en passe de devenir un jeu de virtuoses sophistiqués, conçu pour amuser les professeurs de littérature, son auteur africain, Elechi Amadi, vient nous rappeler les vertus de la simplicité et du dépouillement en art. *The Concubine*, paru en 1966, est une œuvre émouvante qui raconte l'amour tragique de trois hommes pour la même femme, une femme belle et aimante qui, on ne sait pourquoi, porte malheur à ceux qui s'éprennent d'elle. L'action se déroule dans un monde fermé, celui d'un village de l'ouest africain resté à l'écart des influences occidentales, où les structures sociales et religieuses traditionnelles subsistent intactes. Le critique canadien Northrop Frye classerait ce roman, dans lequel l'idée s'impose peu à peu aux villageois que l'héroïne est jalousement protégée par une puissance tutélaire, parmi les romans «romances»: les romans comme *Wuthering Heights* ou *Moby Dick* où l'élément mythique et le dessein tragique sont plus importants que l'analyse des mœurs. Amadi, écrivain nigérien né en 1934 et aujourd'hui ministre de l'éducation de son pays, est en outre l'auteur de deux autres romans, *The Great Ponds* (1969) et *The Slave* (1978), dont on a dit, mais peut-être à tort, qu'ils formaient avec *The Concubine* une trilogie. Ni l'un ni l'autre toutefois ne retrouvent le secret de ce que l'un des membres du jury de thèse appelle la «vibration émotive» du premier. George Nyamndi ne s'y est pas trompé quand il a décidé de consacrer son étude à celui-ci.

Il ne se cache pas d'avoir eu en vue, dans la rédaction de son travail, le lecteur européen peu au fait de la littérature africaine, plutôt que le lecteur africain ou le spécialiste, ce qui lui a déjà valu des critiques lors de la défense de la thèse et lui en vaudra d'autres à n'en pas douter, mais son approche générique est juste. Il nous propose de considérer *The Concubine* comme l'un des plus parfaits exemples d'un sous-genre africain du roman, le «roman villageois» (village novel), dont Chinua Achebe, le plus connu des romanciers africains noirs d'expression anglaise, a fourni les deux plus illustres modèles: *Things Fall Apart* et *Arrow of God*. La désignation de «roman villageois» avait déjà été utilisée ici et là, mais la présente étude en systématise l'application pour en faire la base de fructueuses comparaisons. Dans une première partie, ce travail retrace la naissance de ce sous-genre et en présente les traits thématiques et stylistiques principaux. Comme on est en droit de s'y attendre de la part d'un spécialiste camérounais, la littérature noire d'expression française n'est pas ignorée, bien que ce soient sur les œuvres composées en anglais, et surtout celles du maître Achebe, que se fonde cette partie théorique. Suit une analyse exhaustive de *The Concubine*: structure, utilisation de la notion de temps et d'espace, création des personnages, description du milieu social, nature du tragique et ses ramifications avec les croyances ancestrales, problème du style, qui cherche à concilier les exigences du roman et la tradition orale de la culture villageoise.

S'il est pourtant un sentiment général laissé tant par la lecture de l'étude, par ailleurs bien documentée, que par la soutenance de la thèse, c'est celui d'exciter l'appétit plutôt que de le rassasier, comme on a coutume de l'attendre d'une thèse de doctorat. Il y aurait eu de nombreuses façons d'étendre le champ d'investigation ou d'approfondir la réflexion. M. Alastair Niven, directeur de l'Institut d'études africaines de Londres et membre du jury, aurait, pour sa part, souhaité une analyse plus large portant sur l'ensemble de l'œuvre d'Amadi et embrassant

la littérature nord- et centre-africaine en plus de la littérature ouest-africaine. Quant à M. le Professeur Ernest Giddey, directeur de thèse, il suggère un autre prolongement que l'on aurait pu donner à l'étude quand il regrette que le candidat ait conçu sa démarche trop exclusivement comme une démarche du général au particulier — du genre à l'exemple — alors qu'il eût été si facile en même temps de souligner qu'avec *The Concubine* le particulier, un village africain, permet de retourner au général, à l'éternellement humain. J'ai fait allusion plus haut au critique Northrop Frye. Ce qui frappe le lecteur européen du roman, c'est la dimension mythique de son histoire: on y reconnaît l'un de ces archétypes narratifs cher au critique, et la présence de cet archétype chez un romancier d'une autre culture nous amène à nous poser une nouvelle fois la question de savoir si l'émotion littéraire n'est pas autant fonction de la nature de l'archétype et des résonances qu'il évoque dans l'imagination humaine, que de la qualité de l'écriture. Ces réserves n'enlèvent cependant rien à la thèse en elle-même qui, en plus de la lecture attentive d'une œuvre de valeur, offre une manière d'introduction à un aspect du roman africain.

Jean-Paul Forster.

Fritz HERMANNS, *Die Kalkülisierung der Grammatik*. Sammmlung Groos 2, Julius Groos Verlag, Heidelberg, 1977.

Il y a deux raisons pour présenter ici ce livre d'ensemble sur l'œuvre scientifique de Noam Chomsky. Remarquable par la rigueur de la réflexion et la clarté de l'exposé, il peut aider le lecteur de Chomsky à se retrouver dans les écrits à la fois fascinants et parfois contradictoires du linguiste américain, et d'en saisir mieux les présupposés, les sous-entendus et les implications; de plus, son auteur enseigne depuis l'automne 1981 à la section d'allemand de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne.

Ce volume de près de 500 pages s'articule en trois parties. Les deux premiers chapitres présentent ce qu'on pourrait nommer la préhistoire de la grammaire générative transformationnelle (ggt) de Chomsky. Les quatre chapitres centraux examinent les thèses essentielles du linguiste, qu'elles soient formulées explicitement ou au contraire sous-jacentes; sans s'arrêter à décrire par le menu la forme de la ggt (comme le font quantité de manuels d'initiation, tel p. ex. Ruwet), ils discutent les problèmes scientifiques, logiques et philosophiques que la ggt tente de résoudre ou qu'elle soulève, et cela du double point de vue de l'évolution de la pensée de Chomsky et de son apport global. Le chapitre final enfin décrit quelques-unes des raisons extra-scientifiques de son succès, tel l'accès aux moyens de publications en vue, la conformité avec certains stéréotypes sociaux, le financement par les pouvoirs publics et autres problèmes de tactique scientifique. Pour mesurer le poids de ces facteurs, il suffit de se rappeler que la célèbre revue «Language» a publié un compte rendu d'une cinquantaine de pages, dû à Lees, ami de Chomsky, avant même la publication de son premier livre («Syntactic Structures»), alors qu'il a fallu des années pour qu'on s'aperçoive de l'importance des «Eléments» de Tesnière, que leur auteur n'a pas pu faire paraître de son vivant.

Si ce chapitre final a quelque peu le caractère d'un dessert, d'ailleurs informatif et utile, il serait faux d'en conclure que le début constitue une sorte de hors-d'œuvre. Il est vrai que la linguistique nous a habitué à penser en termes synchroniques, mais il est vrai aussi que tout chercheur travaille à un moment précis de l'histoire, dans un environnement donné, qu'il est marqué par les idées de son milieu, et qu'il peut ainsi prendre pour évidentes des doctrines qui paraîtront fragiles dans un contexte différent. Connaître l'état de la question tel qu'un savant l'a trouvé, c'est donc un moyen propre à assurer une meilleure compréhension.

Dans cette perspective, Fritz Hermanns situe l'œuvre de Chomsky au confluent de deux grands courants de la pensée contemporaine: l'un, c'est la constitution des langues formalisées pour les besoins de la mathématique et de la logique, de Frege et Peano à Hilbert et Carnap, l'autre, c'est l'élaboration de la linguistique structurale américaine à partir de Bloomfield, pratiquant l'exclusion de la sémantique du champ de la recherche. Le premier courant aboutit à la création de langues logiques artificielles; celles-ci sont constituées par leur seule forme, qui est semblable à celle d'un calcul puisqu'elle a été inventée pour pouvoir être manipulée avec la même rigueur quasi mécanique; le deuxième commence par considérer, non sans regret, que les problèmes sémantiques sont trop complexes pour être maîtrisés, et débouche, deux générations plus tard, sur une conception des langues naturelles d'où toute sémantique est absente, comme d'ailleurs toute référence aux besoins d'expression ou de communication.

Il était dans la logique de cette double évolution de décrire les régularités des langues naturelles à l'aide des méthodes de formalisation utilisées dans l'élabora-

tion des langues artificielles: la linguistique elle-même n'avait-elle pas exclu de son idée de la langue comme objet de science une bonne partie de ce qui empêche précisément de ramener les langues naturelles aux langues formalisées? Il suffisait pour cela de confondre ce qui avait été un artifice de méthode avec un trait de la réalité.

F. Hermanns écrit: «L'idée que les langues naturelles sont des langues formelles peut être considérée comme l'idée fondamentale de la grammaire générative, quoique cette idée n'ait pas été formulée explicitement par Chomsky» (Kalkülisierung... p. 94). On voit donc que cette confusion (possible) était si bien dans l'air du temps que Chomsky l'a faite sans même voir la nécessité de la justifier, et que c'est elle qui fonde toute sa recherche. Au début, cela n'est pas encore trop gênant, puisque dans les «Syntactic Structures» (1957), la ggt peut encore être interprétée pour l'essentiel comme un instrument permettant une description à la fois simple et précise des régularités langagières; mais lorsque plus tard ce modèle se transforme et qu'il prétend refléter de surcroît la réalité psycholinguistique, cette confusion se révèle de plus en plus hasardeuse. Car la grande question est de savoir quel rapport établir entre sémantique, pragmatique et syntaxe. Certes, Chomsky lui-même voit plus tard des liens entre syntaxe et certaines préoccupations sémantiques au moins; mais ces liens paraissent bien artificiels tant qu'on considère la syntaxe comme la base constitutive et l'essence même de la langue. C'est (si on me permet cet exemple) comme si une déclaration d'amour ou une discussion avec le receveur étaient fondamentalement des actes syntaxiques où le locuteur vise avant tout à produire des phrases grammaticales.

Ici, les partisans de Chomsky bondiront d'impatience. Ignorez-vous donc, diront-ils à peu près, tout ce qui a été dit sur la nécessaire distinction entre compétence et performance; ignorez-vous plus précisément que la difficulté que vous soulevez doit être surmontée par une théorie adéquate de la performance, dont Chomsky dit clairement qu'il ne s'occupe pas?

Cette objection mérite réflexion — que l'on peut mener à l'aide du long chapitre que F. Hermanns consacre à la notion de compétence, ou plutôt aux différentes notions de compétence que l'on trouve chez Chomsky. Car si celle-ci est d'abord un savoir-faire — un «knowledge how» — au sens où nous disons que tout le monde «sait» parler, elle sera aussi un ensemble de règles internalisées agissant mécaniquement, donc un automatisme ou mécanisme inconscient, et elle sera enfin une théorie — donc cette fois-ci un «knowledge that» — mais une théorie inconsciente et implicite, que chaque locuteur s'est forgée. Chacune de ces acceptions suscite des difficultés particulières, auxquelles on n'échappe que trop aisément par des glissements de sens d'autant plus risqués qu'il paraît malaisé de réconcilier ces acceptions divergentes. Or, la notion de performance n'a de sens que par opposition à celle de compétence; en tombant, celle-ci entraînera celle-là dans sa chute.

Chomsky lui-même dit que sa grammaire en tant que théorie de la compétence ne permet pas d'élucider la manière dont le locuteur produit une phrase précise, conforme à ce qu'il veut dire — ni d'ailleurs la manière dont l'auditeur décode et comprend ce qu'il entend. La ggt est en effet un mécanisme («device») qui génère des phrases grammaticales au hasard; aucun dispositif n'y est prévu pour guider cette production; et si d'autre part, devant une phrase donnée, le linguiste peut bien sûr établir quelles règles ont joué pour la produire, il n'y réussit que parce qu'il l'a comprise préalablement, en un acte qui demeure au fond mystérieux. Mais si la ggt ne permet pas de comprendre ce qui se passe quand nous causons ensemble et que la théorie de la performance (ou de l'opposition

compétence/performance) est caduque, on ne sera pas étonné que le jugement final de F. Hermanns sur l'ensemble théorique élaboré par Chomsky soit sévère — ce qui n'exclut nullement une évidente admiration pour la puissance intellectuelle de l'homme.

La démarche qui conduit à ce jugement final est longue, patiente, sûre. Si le lecteur de Chosmky la suit avec intérêt, c'est que les développements de F. Hermanns jettent une clarté précieuse sur l'évolution d'un linguiste qui a changé plus d'une fois d'avis sans toujours le dire clairement. Expliquant la nature et surtout les raisons de ces variations, le livre fait comprendre bien des contradictions plus ou moins apparentes et lève bien des embarras. Aussi cette utile mise au point est-elle capable de procurer un vif plaisir intellectuel. Car la maîtrise de l'auteur lui permet de pratiquer cette urbanité qui aide à vaincre les difficultés plutôt que de les envelopper d'un supplémentaire voile de mystère.

Que la ggt ne permette pas de comprendre le langage comme phénomène humain, cela paraît donc pour le moins vraisemblable; je pense en revanche qu'elle peut continuer à avoir une certaine utilité comme instrument de recherche. Après le mépris dont Chomsky accable les «discovery procedures», cette affirmation peut paraître paradoxale; il n'en reste pas moins que la stricte formalisation permet de vérifier si une description syntaxique est cohérente et complète. Cela explique les succès que certains grammairiens actuels obtiennent en menant des recherches de détail à l'aide de la ggt. De là à supposer que cette formalisation correspond à une réalité psychique sous-jacente, il y a un énorme pas. De toute manière, on peut penser que les résultats de ces recherches peuvent toujours être reformulés dans un langage différent, et qu'elles y gagnent même en «simplicité». Car ce qui est «simple» pour un automate (même si l'on prend ce mot dans le sens qu'il a en théorie mathématique) ne l'est pas forcément pour l'intelligence humaine, qui procède peut-être de manière plus globale. Pour ne citer qu'un exemple: il n'est pas sûr qu'un enfant ait «internalisé» la nécessité de l'application cyclique des règles phonologiques pour accentuer correctement un groupe nominal. Après tout, quand nous le voyons dessiner un rond, nous ne supposons pas non plus qu'il a internalisé la notion de lieu géométrique des points équidistants d'un point donné — même si un automate utiliserait cette définition avec succès pour générer l'ensemble des cercles bien formés. Voilà qui n'est pas sans conséquences pour les maîtres d'école — mais cela est sans doute une autre histoire.

Numa F. Tétaz.